



VENTE
31, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

BOITE
92, Rue Mercière
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

COMITÉ DE RÉDACTION : GUILLOT, E. MOREAU DE BEAUVIÈRE, JULES PELPEL, ÉMILE LANSRY, JULES FRANTZ. — UN AN, 10 FR., TROIS MOIS, 2 FR. 50, AU BUREAU : RUE TUPIN, 34, LYON

L'Avant-Garde prépare un numéro exceptionnel dont le produit sera destiné à couvrir les amendes encourues par le Vengeur.

A cette occasion, nous faisons appel à tous les écrivains qui ont l'honneur de tenir entre leurs mains une plume indépendante.

LA RÉDACTION.

Le Vengeur disait dans son premier numéro « notre titre et c'est assez. »

C'était trop.....

Le Vengeur a paru vendredi dernier à six heures du soir.

Quelques minutes après, son imprimeur, son gérant et son secrétaire obtenaient une assignation pour être interrogés, le lendemain samedi, par M. le Juge d'instruction.

Dimanche, dans la journée, MM. Jules Frantz, Bondon, Jevain et Bourgeon recevaient, chacun de leur côté, une citation pour comparaître le jeudi suivant (avant-hier) par-devant la police correctionnelle de Lyon.

Ils étaient inculpés d'avoir :

1° dans le passage commençant par les mots « Hauteville-House » se continuant par « Vive la République » et se terminant par les mots « Nous ne pouvons reproduire que l'extrait suivant » — et dans le passage commençant par les mots « Oui nous l'avons poussé ce cri patriotique » finissant par les mots « Et lance le Vengeur » et signé « César » :

Attaqué les droits de l'autorité que l'empereur tient de la constitution, ou tout au moins provoqué à commettre un ou plusieurs délits sans que ladite provocation ait été suivie d'aucun effet ou à la désobéissance aux lois.

2° Dans l'article intitulé « Odelettes » commençant par les mots « Un faux aigle » et finissant par les mots « De la cour osât paraître » et signé « César » :

Commis le délit d'offense envers la personne de l'empereur.

3° Dans les passages intitulés « Le Chant des Vengeurs, signé Jules Lermina; Sainte-Pélagie 27 mai, signé Abel Peyrouton, avocat; En Vigie, signé Le Spectre rose; Horizon littéraire et artistique, signé Abel Peyrouton, avocat; Paris, Pélagie, 25 mai 69, signé Octave Pélerin, détenu politique à Pélagie; Les Préjugés Invétérés, signé

Octave Pélerin; Souvenir de 48, signé H. Verlet » :

Traité de matières politiques ou d'économie sociale sans avoir au préalable versé au trésor le cautionnement légal.

Jules Napoléon Clerc, soit comme auteur, soit comme complice, le dix mai 1869, fait à la préfecture du Rhône une déclaration de publication de feuilles périodiques ou frauduleuses, en quelqu'une de ses parties, et notamment ce qui concerne l'indication du gérant, ou tout au moins opéré une mutation dans les conditions de publications, du journal le Vengeur, sans en faire la déclaration dans les quinze jours qui l'ont suivie.

Ont été condamnés :

M. Napoléon-J. Clerc, dit Jules Frantz, secrétaire de la rédaction, à vingt jours de prison et cinq cents francs d'amende;

M. Napoléon-F. Bondon, gérant, à cent francs d'amende;

MM. Jevain et Bourgeon, imprimeurs, chacun à cinquante francs d'amende;

Et solidairement aux dépens.

Vendredi 11 juin, à sept heures du matin, on apportait à M. Jules Frantz, l'addition, c'est-à-dire la signification de son jugement.

Extrait des minutes du Greffe du Tribunal correctionnel de Lyon (Rhône).

Entre M. le Procureur impérial près le Tribunal plaignant d'une part; et 1° Clerc (Napoléon-Jules-Philibert), né à Mâcon (Saône-et-Loire), le 13 mars 1844, de François-Philibert et de Jeanne Gaudry, propriétaire-gérant du journal le Vengeur, à Lyon, rue Tronchet, 8, célibataire N. D.; 2° Bondon (François-Napoléon), né à Lyon le 10 septembre 1844, fils de Antoine Modeleicer et de Julie Bieutz, garçon de bureau, rue Madame, 13, à Lyon; 3° Bourgeon (Louis), né à St-Loup-de-Varennes (Saône-et-Loire), le 20 juillet 1843, de Claude et de Marie Griveau, imprimeur, quai de Pierre-Seize, 96, célibataire; 4° Jevain (Emmanuel-Xavier-François), né à Vienne (Isère), le 24 décembre 1839, fils de François et de Rose-Marie Colin, imprimeur, rue de la Préfecture, 9, célibataire, prévenu de contravention aux lois du 17 mai 1819, 11 août 1840, 27 juillet 1840, 17 février 1832, 18 juillet 1828, 11 mai 1868, et au sénatus consulte du 10 novembre 1832 sur la presse; d'autre part, l'affaire appelée, le greffier à l'ordonnance de renvoi en police correctionnelle et les prévenus ont été interrogés. M. Eloy, substitut de M. le Procureur impérial, a requis l'application de la loi. M^r Andrieux, avocat, conseil des prévenus, a conclu à leur renvoi d'instance. Attendu en ce qui concerne les premiers chefs de la prévention reprochée aux quatre inculpés; qu'il résulte de l'information et des débats la preuve que Clerc et Bondon, le

premier seul véritable propriétaire et se qualifiant de secrétaire de la rédaction, et le second comme gérant du journal le Vengeur, publié à Lyon le 4 juin 1869, portant la signature de Bondon et imprimé par Jevain et Bourgeon, ont comme auteurs principaux : 1° dans le passage dudit journal commençant par ces mots : Hauteville-House... se continuant par vive la République et se terminant par ces mots : Nous ne pouvons reproduire que l'extrait suivant; et dans le passage commençant : oui nous l'avons poussé ce cri patriotique, finissant par ces mots et lance le Vengeur, et signé César. Provoqué à commettre un ou plusieurs délits sans que ladite provocation ait été suivie d'aucun effet, ou tout au moins à la désobéissance aux lois; 2° dans l'article intitulé Odelettes, commençant par ces mots : Un faux aigle, finissant par ceux-ci : de la cour, osât paraître et signé César. Commis le délit d'offense envers la personne de l'Empereur; 3° dans les passages intitulés le Chant des vengeurs, Sainte-Pélagie 27 mai, Horizon littéraire et artistique, Les préjugés invétérés, Souvenirs de 48; traité de matières politiques ou d'économie sociale, sans avoir préalablement versé au trésor le cautionnement légal. Attendu que Jevain et Bourgeon se sont rendus complices des faits ci-dessus en prêtant leurs presses à la publication du journal le Vengeur, et en aidant avec connaissance les auteurs des délits ci-dessus spécifiés et qualifiés dans les faits qui les ont préparés, facilités et consommés. Attendu, en ce qui concerne Clerc seul, qu'il est démontré pour le tribunal qu'il a, en mai ou en juin 1869, opéré une mutation dans les conditions de publication du journal le Vengeur, sans en faire la déclaration dans les 15 jours qui l'ont suivie. Attendu que les débats et la contravention dont il vient d'être parlé sont prévus et punis par les articles 1 et 2 de la loi du 27 mai 1819, art. 2 du décret du 14 août 1848 et 16 de la loi du 27 juillet 1849, 3 et 5 du décret du 17 février 1832, 2 de la loi du 14 mai 1868, 24 de la loi du 17 mai 1819, 59 et suivant du Code pénal; vu l'art. 13 de la loi du 11 mai 1868, vu lesdits articles qui ont été lus à l'audience par M. le Président et qui sont ainsi conçus :

Art. 1^{er} de la loi du 17 mai 1819. — Quiconque, soit par des discours, des cris ou menaces proférées, soit par des écrits, des imprimés, des dessins, etc., etc.

Art. 2. — Quiconque aura par les moyens énoncés en l'art. 1^{er}, provoqué à commettre un ou plusieurs crimes sans que ladite provocation ait été suivie d'aucun effet, sera puni d'un emprisonnement qui ne pourra être moins de trois mois ni excéder cinq années et d'une amende qui ne pourra être au-dessous de 50 fr., ni excéder 6,000 fr.

Décret du 14 août 1848. Art. 2, etc., etc. sera puni d'un emprisonnement de 1 mois à 3 ans et d'une amende de 100 à 5,000 fr.

Art. 3 du décret du 17 février 1832. — Toute publication de journal ou écrit périodique sans autorisation, sans cautionnement ou sans que les cautionnements soient complétés, sera puni de 100 à 2,000 d'amende par chaque numéro ou livraison publiée en contravention et d'un emprisonnement d'un mois à deux ans. Celui qui aura publié le journal ou écrit périodique et l'imprimeur, seront solidairement responsables; le journal ou écrit périodique cessera de paraître, etc., etc. Attendu, sur l'application de la peine, que Clerc a déjà été condamné pour délit de

presse, que les trois autres prévenus n'ont point encore été poursuivis pour délit de ce genre, et que les circonstances de la cause, permettent au Tribunal d'user d'indulgence vis-à-vis de ces derniers. Vu l'art. 403 du code Pénal. Par ces motifs le Tribunal jugeant en premier ressort et contradictoirement, condamne Clerc dit Frantz, à vingt jours d'emprisonnement, cinq cents francs d'amende; condamne Bondon à une amende de cent francs; condamne Jevain et Bourgeon, chacun à une amende de cinquante francs, et, tous quatre solidairement aux dépens; ordonne la suppression du journal le Vengeur, dit que sur ce point le présent jugement sera provisoirement exécuté, nonobstant appel, conformément à l'art. 13 de la loi du 11 mai 1868; et par application de l'art. 9 de la loi du 22 juillet 1867, fixe à deux mois la durée de la contrainte par corps en ce qui concerne Clerc, et à vingt jours en ce qui concerne Bondon, et à dix jours en ce qui touche Jevain et Bourgeon.

Fait et jugé en audience publique le dix juin 1869, par MM. Bron, président, Janson et Faye, juges.

Enregistré à Lyon le dix juin 1869, folio 138, verso, case 8. En débet un franc quinze centimes. Signé : REYNIER.

L'an mil huit cent soixante-neuf et le onze juin, à la requête de Monsieur le Procureur Impérial près le Tribunal civil de Lyon (Rhône), qui élit domicile en son parquet, sis au Palais de Justice, à Lyon.

J'ai, Claude-Marie Dérieux, huissier reçu près le Tribunal civil de Lyon, y demeurant, rue Romarin, 27, soussigné certifié avoir dûment signifié au sieur Clerc, (Napoléon-Jules-Philibert) propriétaire-gérant du journal le Vengeur, demeurant à Lyon, rue Tronchet, 8,

Le jugement rendu contradictoirement contre lui par le Tribunal correctionnel de Lyon le dix juin courant, enregistré, qui pour délits et contraventions aux lois sur la presse, le condamne à vingt jours d'emprisonnement, cinq cents francs d'amende, aux dépens et à la suppression du journal le Vengeur.

En conséquence, je lui ai fait commandement de satisfaire et se conformer au dispositif du dit jugement, à défaut de quoi il y sera contraint, passé le délai de cinq jours, par toutes les voies de droit.

Et afin qu'il ne l'ignore, je lui ai remis et laissé copie de mon exploit, ainsi que du dit jugement y énoncé, en son domicile, parlant à sa personne. Coût, soixante centimes. Signé : DÉRIEUX.

Un mot personnel pour remercier ici mon chaleureux et sympathique avocat.

M^r Andrieux m'a défendu comme je voulais l'être, comme il se serait défendu lui-même :

— Fièrement.

Le Vengeur a péri les armes à la main et faisant feu de toutes pièces.

Mais il est un autre navire encore solide sur sa quille et qui entreprend le même voyage.

A ces vaillants naufragés, à ces marins sans peur et sans reproche nous crions :

Le Vengeur a sombré : tout le monde sur le pont de l'Avant-Garde!!!..

JULES FRANTZ.

MENUS PROPOS

D'UN FRANCS-TIREUR

Les processions.

Moins heureux que les Parisiens, nous avons des processions à Lyon, c'est-à-dire qu'à une certaine époque de l'année, et à deux reprises différentes, quand le Seigneur daigne, ce jour-là, accorder le beau temps à ses élus, on dresse sur nos places de petites baraquettes en bois que l'on recouvre de draperies de toute nature et de toutes couleurs. Au milieu de ces draperies sont religieusement placées de petites figures de carton et de bois, lesquelles on est convenu d'appeler anges ou saints, selon le vêtement, la grandeur ou le vernis. Autour de ces petites figurines, on fait brûler de petits cierges jaunes qui répandent dans l'air une petite fumée noire et épaisse. Pour rendre le tableau plus complet, des fleurs sont entremêlées à tous ces objets, et des parfums brûlent dans des vases variés, dont la forme rappelle de très-près les vastes coupes des temples de la Grèce.

A une heure convenue, les cloches sonnent à toute volée dans les airs; les portes des sanctuaires catholiques s'ouvrent à deux battants; aux abords de l'église, il y a une foule compacte, avides d'assister à ce spectacle, et partout, sur le passage de la procession, les habitants ont été invités à garnir leurs murs de draps de lits et de tapis, dont les dessins effacés cachent mal les devantures des boutiques.

Si quelqu'un, par opinion ou par oubli, a omis ce jour-là de se conformer au cérémonial usité, il est montré au doigt par ses voisins. Les demoiselles

Feuilleton de l'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

V

L'auberge du Cornard.

(Suite).

— Mais, dit Mouton-Duvernet, pourquoi pas ?
— Au fait, oui, c'est vrai, je me suis enrôlé avec Black dans la troupe d'un certain, comment l'appellez-vous donc, Corneau, je crois.
— Vous avez bonne mine.
— J'ai la mine d'un gentilhomme catholique,

enfant prodige et amant des belles; moi un émissaire, ah! général, laissez-moi rire, je ne suis pas assez sérieux pour cela.

— Vous avez la tête d'un fou et le cœur d'un brave, excusez ma plaisanterie.

— Elle nous aura distraint un instant; mais vous me présenterez à l'empereur.

— Volontiers.

— Il ne me dévorera pas au moins.

Le général sourit.

— Enfant que vous êtes, dit-il.

Ils arrivaient en ce moment au sommet de la côte; ils serrèrent leur manteau sur leur corps, ce qui devenait de plus en plus nécessaire, car, outre le vent, une pluie froide commençait à tomber.

— Je grelotte, dit Miguel, la nuit est glacée.

— Au galop, pour nous réchauffer.

Tous deux enfoncèrent leurs éperons dans les flancs des chevaux, qui poussèrent un long cri de douleur qui retentit dans la nuit.

Les deux bêtes partirent en même temps; bientôt l'un n'entendit plus au loin qu'un bruit confus qui s'éloignait de plus en plus dans l'ombre et le silence.

Pendant que tous ces événements s'étaient passés à Lyon, sur les bords du golfe Juan on préparait tout pour le débarquement de l'Empereur.

Pendant, rien d'extraordinaire ne semblait s'y passer, tout était tranquille ou du moins paraissait l'être.

Quelques navires, que l'on voyait errer dans la baie et qu'à leur pavillon on reconnaissait pour des navires anglais, étaient bien apostés là dans le but de surveiller l'île d'Elbe, mais rien n'avait transpiré au dehors.

Toute la conjuration était enfermée dans les rochers qui bordaient la mer, c'était dans les cavernes souterraines creusées dans ces rochers que fermentait la révolte, agitée par le complot bonapartiste. Presque pendant tout le temps que l'Empereur avait été à l'île d'Elbe, cette plage avait servi de rendez-vous aux conjurés, et c'était du sein de ces rochers que devait surgir, après neuf mois d'attente, le temps que la femme met à enfanter un homme, le plus vaste complot des temps modernes.

Il est dix heures du soir.

D'épaisses ténèbres couvrent la mer, dont les vagues viennent se briser contre les galets de la plage. On n'entend que le bruit strident du vent glissant sur l'onde.

Tout est désert.

Cependant une lueur brille à travers la vitre d'une pauvre mansarde, et cette lueur produite par une lampe remplie d'huile, tirée du sein des poissons de la Méditerranée, se reflète dans les flots.

C'est la chaumière de Beppo.

On dîne à cette heure dans la chaumière.

Le vieux pêcheur est à table à côté de sa fille, sa chère Nina, et de sa femme.

Un parfum odorant s'échappe d'une vaste soupinière en porcelaine grossière.

Tous les trois semblent attendre quelqu'un avant de commencer à manger.

— Ça la mère, dit le vieux, m'est avis que ta soupe sent bigrement bon ce soir, et que quand tu ne la fais que pour nous, tu ne nous donnes pas l'honneur d'en goûter d'aussi bonne, Sainte-Vierge, c'est un fumet délicieux.

— Dam! mon homme, reprit la bonne femme, si tu n'étais pas si paresseux et si tous les jours tu m'allais, comme aujourd'hui, quérir du pois-

son dans la mer, je contenterai plus souvent tes appétits friands.

— Oh! va, tu veux faire la modeste, mais on sait bien qu'il n'y a que toi dans tout le pays pour faire une bouillabaisse qu'ait une odeur aussi provoquante.

Cela était dit avec cet accent provençal, mêlé d'une teinte latine, auxquels sont habitués les pêcheurs de ce pays.

Soudain on entendit comme un bruit.

Beppo tendit l'oreille.

— Va, ce n'est que le sifflement de la tempête lui dit sa femme. Bonne mère de Dieu! pitié pour ceux qui se trouveront en mer cette nuit, demain on trouvera sur la plage plus d'un cadavre et plus d'un débris de barque.

— Ce n'est pas encore ça, fit Beppo, pourtant il m'avait semblé entendre.

— Le cri de la chouette que nous apportait le mistral, tu n'as pas entendu autre chose; il ne viendra pas ce soir.

Mais au bout d'un instant le même bruit se reproduisit au loin, mais cette fois plus intense. C'était comme le son aigu d'un sifflet de navire.

— Cette fois, femme, tu ne me diras pas que

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 13 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les n^{os} suivants

de magasins parlent mal de lui et, par elles, il est excommunié, en attendant qu'une bulle du pape l'ait condamné à périr misérablement au milieu des flammes éternelles.



Mais, on attend, la foule anxieuse s'est pieusement découverte devant un homme de paix qui sort le premier, en brusquant tout devant lui, écartant avec sa longue hallebarde les quelques enfants qui ne comprennent pas pourquoi on les chasse des abords du temple de Dieu. Le cortège se met en marche : des petites filles jettent des fleurs sur les pavés où les hommes vont passer tout à l'heure, et les vapeurs de l'encens montent dans l'air à profusion.



Il y a là une jeune fille qui marche à côté de sa mère; elle est toute habillée de blanc; elle semble innocente et pure; à son âge on le croit du moins. Elle chante, avec ses compagnes, des cantiques pieux; ses yeux, modestement baissés vers la terre, dans l'attitude de la Vierge en prière, lui donnent une apparence de candeur. Au détour d'une rue, elle lève la tête; elle sourit à quelqu'un qui, une fois qu'elle est passée, la montre du doigt et la traite comme sa maîtresse.



Il y a là un homme au visage austère; il porte avec recherche l'habit noir et tient en main une petite baguette, avec laquelle il fait ranger les fidèles. Il est là pour maintenir l'ordre. Quand il approche d'une jeune fille, il murmure tout bas à l'oreille de la vierge quelques mots que personne n'entend. Il en est une qui rougit, une autre qui sourit.



Et le cortège marche toujours; les saints dorés sont portés avec pompe sur des brancards. Tous les appareils du paganisme sont étalés au milieu d'un faste chrétien. Des jeunes gens ensemencent des hommes, des jeunes filles sèment les rosés et les fleurs du printemps sous les pas des prêtres.



Sous un dais de velours, garni d'or et d'argent, un homme, revêtu d'habits magnifiques, porte en main un objet qu'il semble ne pas oser toucher des doigts. Cet objet rayonne au soleil du soir, et le peuple agenouillé, toujours impressionné par l'apparat, ne sait pas s'il adore l'homme ou l'objet.



Ignorance et superstition! Sottise de l'homme qui n'est pas assez fort pour se passer d'adorer quelque chose, et qui se prosterné devant un hochet, pourvu qu'il se hochet soit d'or. Devant ces saints en plâtre, devant ces images vaines que l'homme ne cessera d'invo-

quer que lorsque l'instruction, suffisamment répandue dans toutes les classes, lui aura fait comprendre le néant et l'absurdité de cette prostitution du culte. Devant ces pompes païennes, en plein siècle chrétien, je ne puis m'empêcher de songer à ces jours de carnaval où l'on traîne à travers les rues des charriots remplis de personnages burlesques et bizarrement vêtus. C'est le même spectacle. Pourquoi le sort a-t-il voulu que ce déguisement fût plutôt celui des saturnales que la défroque des processions?



Qui sait même s'il n'est pas une mère qui loue son enfant habillé et vêtu d'or, comme elle le loue pour simuler l'amour au cortège du bœuf-gras. Qui sait si les mêmes couronnes n'ont pas servi à ces deux fêtes de convention. Ce sont les mêmes parfums qui brûlent dans les mêmes urnes, et qui s'élèvent dans les mêmes airs.



Malheureux qui ne veulent comprendre qu'on n'impose pas un culte par sa magnificence, et que si l'or éblouit certains yeux, il arrive toujours un moment où ces yeux dessillés reconnaissent la sottise et le mensonge des écarts de cette religion, de ce qui devrait être un culte, et de ce qui n'est qu'une ostentation frivole et ridicule.



Combien aussi n'en est-il pas de ces hommes qui, pour mieux cacher leurs débauches et leurs faiblesses, viennent à faire apparat de vertus qu'ils n'ont pas! Combien n'en est-il pas qui, après avoir honteusement passé la journée au milieu de feintes dévotions, consomment leurs nuits dans des bacchanales, bien dignes de tout l'attirail, où leur hypocrisie passait pour de la sainteté et de la religion.

Combien on abuse de la foule avec ses spectacles grossiers où une mère dévote ne craint pas d'exposer son enfant, à peine vêtu d'une gaze d'or ou de dentelle. Ces naïves intelligences qui s'éveillent au milieu de toutes ces duperies, combien ne sont-elles pas trompées! L'enfant grandit, et il cesse d'adorer ces faux dieux d'apparat, et il les méprise; ou bien, il continue son culte pour eux. Son bon sens, faussé au berceau, ne s'est pas redressé dans l'âge mûr. Là est le vice, la mort de toute religion. Il n'y a pas besoin de ces figurines pour faire aimer Dieu; elles détruisent plutôt l'idée de la divinité. On ne peut pas dire qu'une religion se perfectionne. Une religion, c'est la simplicité dans le culte. La raison nous instruit; l'instinct ici n'a pas de poids, et l'histoire, malheureusement, nous apprend que toutes les religions furent simples au début, et que ce n'est qu'en s'éloignant de leur origine qu'elles ont abandonné cette simplicité, qui est toute leur beauté, parce que les prêtres ont voulu séduire et at-

tirer à eux les âmes crédules, être maîtres en tout et partout.



Mais Voltaire l'a dit :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; Notre crédulité fait toute leur science.

C'est cette crédulité, entretenue par la pompe et la magnificence des cultes, qui est notre perte, et qui fait de nous plus que des païens, puisqu'ayant renversé les idoles de bois et de pierre du paganisme nous, chrétiens, avons mis à leur place des statues de carton devant lesquelles nous nous prosternons.



Mais la cloche sainte résonne toujours dans les airs; le cortège a regagné l'église; les fidèles s'éloignent, et les prêtres rentrent à la cure où les attend une table abondamment servie. Ils glorifient le Seigneur, pour avoir donné aux humains une nouvelle et juste idée de sa grandeur et de sa puissance infinie.

GUILLOT.

Nous informons nos lecteurs que nous avons assigné en police correctionnelle M. Aimé Vingtrinier pour les numéros 3, 5 et 6 du pamphlet anonyme et diffamatoire qu'il imprime hebdomadairement.

Nous poursuivons également, M. Vingtrinier pour tous les nouveaux numéros où il sera question de notre personne.

J.-N. CLERC.

Au moment où le *Vengeur* disparaît avec éclat (!) nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs l'article suivant:

LA LÉGENDE DU VENGEUR

Il est une croyance chez tous les matelots: un navire a une âme, cette âme se joint à lui aussitôt que sa quille touche l'onde écumeuse et ne le quitte plus. Cette âme est sa compagne fidèle pendant ses longues traversées sur l'océan et elle lui survit même après la tempête.

Courage donc, matelot! l'âme du citoyen, l'âme de la patrie est partout avec toi.

Alors que le vent souffle furieux à travers les mâts. Quand l'éclair brille dans la nue retentissante. Quand les vagues ensevelissent pour un instant le vaisseau écumant, on entend gémir une voix surmontant le bruit de la tempête et qui semble sortir des flancs du navire, le matelot la distingue au milieu du déchaînement général. C'est l'âme du vaisseau qui parle à l'âme de l'homme.

Courage donc, matelot! l'âme du citoyen, l'âme de la patrie est avec toi.

Le *Vengeur* aussi avait son âme!... dans ses flancs d'où l'éclair jaillit tant de fois.

C'est elle qui fait briller aux feux éclatants de l'astre du jour les trois couleurs nationales, avec le drapeau elle semble flotter dans l'air et se répandre tout entière dans ce grand corps, qui disparaît à l'horizon, là-bas, comme un point noir, mais elle marche, elle le suit, et veille sur lui dans sa solitude sur l'immensité.

Courage donc, matelot! l'âme du citoyen, l'âme de la patrie est partout avec toi.

A l'heure des combats, quand un boulet ennemi vient à travers l'air qu'il sillonne frapper ses flancs de fer, c'est l'âme qui gémit à l'abordage; c'est elle qui se plaint sous le coup des orages implacables; pendant la tourmente, c'est elle, c'est cette voix lointaine, et plaintive qui dit: je suis là, ferme, à ton poste matelot ton dernier jour n'est pas arrivé, tu reverras ta femme, tu reverras tes rives, tu reverras la France!!

Courage, matelot! l'âme du citoyen, l'âme de la patrie est partout avec toi.

Quand le marin est perdu au milieu de l'immensité en feu, il se sent seul et petit. Il implore quoi? il n'en sait rien, l'âme du navire!... il l'entend... elle lui parle de consolation. Mais le vent a cessé sur la mer, le soleil a dissipé les nuages, le danger a disparu.

Mille sabords! le matelot jure comme devant.

Prends garde, matelot! l'âme du citoyen, l'âme de la patrie est partout avec toi.

Mais là-bas, que vois-je, le soleil brille et l'on entend le bruit lointain de la foudre, là-bas quelles sont ces haches que les hommes brandissent dans l'air, le pavillon français flotte au haut du grand mât, mais non, il s'abaisse, un cri de terreur se répand sur la mer. Ah!... mais il a peu de durée, le vaisseau sombre, terre! Amis, c'est le *Vengeur*, c'est le vaisseau de la république française, il s'enfonce....

Vive la... nation!... plus rien.... le drapeau tricolore seul flotte encore sur la vague qui reprend sa tranquille sérénité. Le *Vengeur* n'est plus mais son âme est immortelle et cette âme c'est la liberté!

JULES FRANTZ.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

XIII

L'ORPHEON LYONNAIS

Directeur titulaire : POMPOGNE père.
Directeur actif : POMPOGNE fils.

HISTORIQUE.

Cette société, qui a aujourd'hui pour raison de commerce Pompoigne père et fils, a été fondée vers 1860, à l'école mutuelle dirigée par M. Chapuis. Ce dernier en fut d'abord le président honorable, honoraire et honoré — tout cela à la fois — il était secondé dans ses importantes fonctions par M. Rougier. Elle n'a paru qu'à deux concours, ceux de Grenoble et de St-Etienne; et le veston qu'elle remporta dans ces deux villes la dégoûta pour toujours du désir de brigner les honneurs. Elle a préféré depuis ce temps vivre paisiblement et bourgeoisement en famille; elle donne de petites fêtes chez elle et pour elle; il n'y a là que des intimes, on danse, on joue, on sante; en un mot on y fait tout excepté de la musique. Elle va toutes les années à la campagne donner des concerts; quelques-uns disent qu'elle la bat, c'est faux, demandez-le lui plutôt; elle vous dira que non. Elle tient ordinairement assez bien sa place dans les festivals du plateau. On l'a surnommée dans le pays qui a vu naître le chansonnier Célestin Gauthier, on l'a surnommée, dis-je! l'Orphéon du silence.

Renseignements.

Pompoigne! Pompoigne! Par tous les diables... c'est le père Pompoigne qui appelle son fils; ce dernier se rend lentement à l'infonction de son auteur; d'une main tremblante, il prend le bâton, le père Pompoigne prend le bras de son fils, et voilà l'Orphéon en voie... de se mettre en voix, car ce pauvre *Orphéon lyonnais* a un bien vilain organe; toujours il y cherché sa voie, et ne l'a

pas encore trouvée, c'est ce qui explique sa modestie. Pompoigne! sacrebleu! voilà le père qui se fâche contre le fils, le fils contre le père. Ça ne va plus, l'on s'arrête court, et l'on recommence un instant après pour s'arrêter de nouveau. Cette société se fait remarquer par son peu de hardiesse; elle brille surtout par la dureté de ses voix et par le peu de couleur de son répertoire. Depuis sa fondation elle a toujours gardé les mêmes membres, elle les aura encore dans cent ans, si elle existe encore. Elle est assez populaire à la Croix Rousse, à vingt-un mètres au-dessus du niveau de la Saône. Elle a donné un concert le 9 mai, c'est le premier, il est présumable que ce sera le dernier; on y a entendu Billon, un beau nom, qui n'a pas rapporté son homonyme dans la caisse, et Béchét, encore un ancien sociétaire, et qui a fait dire que la société n'avait pas assez bêché ses répétitions. J'ai commencé par Pompoigne, je finis par Pompoigne, qui avec son fils et Chapuis, forment la haut, la trinité sans l'esprit.

ALPHA-OMÉGA.

25° SORTIE EN TIRAILLEUR

Il paraît que Vénus, la planète Vénus, va être partiellement visible à Paris dans quelques jours. Partiellement est très-peu de chose.

Jolie phrase cueillie dans le *Constitutionnel*:

L'impertinente outrecuidance de la présence de Rochefort...

C'est probablement cela qui a tué le candidat irrécyclable.

J'arrive un peu tard pour parler de la défaite des Anglais et de la victoire de *Glaneur* dans le grand prix de Paris. Au fond je ne mets aucune question de patriotisme dans les quatre fers d'un cheval. Mais il est toujours désagréable de voir des étrangers nous emporter une somme ronde de cent trente six mille francs. L'argent français, dépensé en France c'est plus dans l'ordre des choses.

Un mot en passant sur le propriétaire de *Glaneur*, M. Lupin. Il me souvient, qu'il y a deux ans, on parlait beaucoup dans le monde sportif du découragement de ce membre du Jockey Club, l'un des plus estimables et des plus estimés. Par une malchance incroyablement ses chevaux arrivaient obstinément seconds, mais obstinément aussi se faisaient battre dans toutes les courses. Enfin lassé, M. Lupin vendit son écurie et c'est sur l'instance de ses amis qu'il conserva cinq chevaux, parmi lesquels *Glaneur*.

Bien lui en a pris, comme vous voyez.

Un journal bien malheureux depuis quelque temps, c'est la *Patrie*. Ses lecteurs, — on prétend qu'elle en a encore trois, dont un idiot, — ses lecteurs, dis-je, ignorent quelle est la couleur de leur journal. Quant à ses rédacteurs, c'est un *meli melo* indéchiffrable. Ils ne savent guère ce qu'ils sont et pas du tout ce qu'ils veulent.

c'est la chouette ou quelque autre oiseau de mer; c'est bien le signal que j'attends.

Et Beppo se leva et se dirigea vers la porte.

— En ce cas, mon homme, bourre ta pipe et va au devant de ceux que tu attends.

A peine la femme de Beppo achevait-elle ces mots que la porte s'ouvrit avec fracas, laissant passage à deux hommes, dont les manteaux étaient traversés par la pluie qui tombait en ce moment, et qui se congelait presque aussitôt, tellement le froid était intense cette nuit là.

— Bonjour Beppo, fit l'un en entrant dans la chaumière.

— Salut à mes hôtes, dit celui-ci.

— Tu nous attendais?

— Oui général.

— Je t'amène un ami.

— Monsieur est le bien venu.

— Nous coucherons chez toi cette nuit, mon bonhomme, s'il y a place, bien entendu.

— Il y a toujours place sous mon toit pour le général Mouton-Duvernet et ses amis. Allons, Nina, débarasse ces messieurs de leurs manteaux et dépêche-toi.

La brave enfant s'était levée à l'entrée des

étrangers et se mit aussitôt en devoir d'exécuter les ordres que lui donnait son père.

— Toi, la mère, dit Beppo, fais de la soupe pour cinq; nous serons cinq à table.

— La charmante enfant, murmura Miguel en regardant Nina aller et venir dans la chambre; c'est votre fille.

— Oui, Monsieur, et ma fille unique, répondit le pêcheur.

— Tu ne la marie pas, Beppo, dit Mouton-Duvernet en s'adressant au pêcheur?

— La petite n'est pas pressée, riposta celui-ci; elle prétend que c'est une chose sérieuse et à laquelle on ne saurait trop mettre de réflexions. Aussi, loin de la désapprouver, je l'encourage dans cette résolution, tout en lui cherchant un mari digne d'elle.

— Tu le trouveras, mon brave, fit le général.

— Je l'espère, murmura l'heureux père en considérant tendrement sa fille.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, dit Miguel en s'approchant de Nina, de vous aider à mettre mon couvert; je suis le dernier venu, souffrez que je partage la peine que je vous donne.

Nina balbutia quelques mots, regarda un instant Miguel et baissa la tête.

Beppo avait remarqué ce mouvement.

Pendant ce temps les nouveaux arrivés, en qui le lecteur a reconnu nos deux cavaliers qui la veille galoppaient sur la grande route, s'étaient débarrassés de leurs manteaux et s'étaient mis à table dans la famille du pêcheur. Miguel se trouvait à côté de Nina; Beppo à côté du général.

La mère, tout occupée du service de la table et curieuse de savoir ce que ses convives allaient dire de son odorante bouillabaisse, servait chacun à tour de rôle.

— Comme ça, général, dit Beppo en rompant le silence, c'est pour demain?

— Oui, demain, 1^{er} mars.

— Tout est prêt.

— Sans doute.

— Il n'aura pas beau temps; dam! pour débarquer, j'ai idée que le mistral lui fera une rude opposition.

— Tant mieux, je voudrais, ajouta Mouton-Duvernet, qu'il fit un temps d'enfer.

— Ouais! que dites-vous là?

— Mais ce que je désire.

— Pourtant.

— Comprends, mon brave Beppo, que plus le temps sera mauvais, mieux l'Empereur et ses compagnons sauront se dérober aux poursuites des croisières anglaises.

— Effectivement, cela ne manque point d'une certaine logique, dit le vieux loup de mer en se rengorgeant.

— N'est-ce pas, Beppo?

— Mais si cependant la mer allait les avaler tous à la fois.

— Comment cela?

— Dam? général, la marée est mauvaise par ici, et il ne faudrait pas trop s'y fier, il y a des écueils de tous côtés.

— Bast, dit le général, l'Empereur est habitué à surmonter tous les obstacles.

— Le fait est que le matin en a vu de fameux, mais ce n'est pas une raison cela; on échappe une fois, deux fois, cent fois même, puis tout par un coup on se trouve pincé; c'est comme le thon qui avant de s'engager dans le filet tourne autour, comme une mouche de nuit, et finit par se laisser prendre comme un imbécile qu'il est.

— Tout cela est très-bon, ami Beppo, fit Mouton-Duvernet, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pour ce qui est du sort de l'Empereur, tu peux être tranquille, c'est moi qui te l'assure. Napoléon demain débarquera sain et sauf sur la plage de Cannes.

— Je le lui souhaite, dit le pêcheur.

— Et avant un mois, il aura remplacé sur le trône de France le mannequin auquel on a donné le nom de Louis XVIII. Mais avant les effets, les causes; tu as vu nos hommes?

— Tous.

— Ils sont prêts?

— Parfaitement.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS.

Plusieurs personnes, que le roman de Mouton-Duvernet a vivement intéressées, nous ayant demandé le nom de l'auteur, nous voyons contraints aujourd'hui d'avouer que c'est l'œuvre d'un de nos collaborateurs qui se cache sous le pseudonyme de *William Buck*.

J'en excepte M. de Saint-Valry qui a un certain talent de littérateur. Mais il y a dans cette boîte une tête qui me déplaît fort c'est celle d'Albert Rogeat. Il attaque tous ses confrères avec la rage billeuse de M. Paul de Cassagnac, mais il n'en a ni la furia, ni le brio. Jouvin, à qui il avait essayé de faire de la peine, lui répond dans le Figaro de ce matin et l'applatit comme je désire sincèrement être aplati quand je l'aurai mérité.

Un homme à la mer, un homme à qui on peut tendre la perche; noyé ou non, il est coulé.



L'autre jour, je vois chez une marchande de marée un poisson gigantesque avec cette étiquette : L'Aigle.

Je demande à la marchande ce que cela veut dire.

— Mais, Monsieur, c'est son nom.

— Comment, son nom?

— Oui, c'est un nom que nous lui avons donné, car il paraît que quand on ne l'appelle pas comme ça, il ne se laisse pas prendre!

Je n'ai fait aucune réflexion.



Un mot d'enfant terrible, et un terrible mot d'enfant.

On est à table : le père a soixante ans, la mère vingt-sept, l'enfant huit. Ce dernier laisse tomber son verre plein et tache la nappe.

— Fais donc attention, dit le père, tu fais toujours des bêtises.

— Oh! répond l'enfant, maman aussi en fait, puisque mon cousin Jules lui disait ce matin : Vous avez fait une bêtise en épousant ce vieux carcan!

JACQUES HURET.

BULLETIN DE LA SEMAINE

Les Alect... ksss... Parlons d'autre chose. Le Progrès disait dernièrement, en parlant du talent oratoire de Banc... ksss. Parlons d'autre chose. Un cit... Non! — L'emp... Oh! — La Rép... Ah!!!

FAITS DIVERS.

UN DUEL BÉNI. — Une affaire excessivement grave vient d'ébranler notre cité, d'ordinaire si tranquille. Un journaliste très-rassis et très-catholique, bien connu par la laideur repoussante de son visage, les grotesques proportions de sa personne et le déhanché de sa tournure vient de provoquer en combat singulier, un jeune homme de 17 ans. La cause en est assez risquée. Le journaliste mal bâti était parvenu à forcer de sacrifier, à se faire recevoir chez une actrice en déche de la ville. Or, un beau jour ou plutôt une vilaine nuit il trouve... chez sa maîtresse un beau garçon, dans lequel il reconnaît son plus mortel ennemi.

— Madame, vous avez un amant.

— Mais mon cher, riposte l'actrice d'un air goguenard, il me faut bien un dédoublage...

Furieux, le laideron se précipite, tête cornée, sur le trop heureux jeune homme. Celui-ci froissé, on le serait à moins, riposte par un coup de poing majestueux qui envoie le pauvre canardier rouler à plusieurs pas. Mais ce n'est pas tout, le joli garçon, avait aussi à se plaindre de certains propos du coquillard, et il trouva suprêmement

ingénieux, de clouer notre journaliste à plat ventre sur le tapis et de lui dessiner, avec le pique feu de l'appartement, ses deux initiales sur la fesse gauche. L'opération terminée, on transporta le patient sur le palier de la porte cochère et, le lendemain, notre sympathique héros recevait les témoins du journaliste.

Le jeune homme n'avait jamais tenu un fleuret de sa vie; aussi son adversaire, très-fort en escrime, fut-il inexorable dans le choix de l'arme. On se battra donc à l'épée.

Dernier renseignement. L'infortuné journaliste aurait dit à plusieurs personnes, d'un air extraordinairement fin, qu'il voulait surtout toucher son adversaire à l'endroit où le dos perd son nom.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant.



NOM ÉTRANGEMENT PLACÉ. — On l'a dans le Salut Public portant la date du 8 juin et à l'article concernant la souscription au pôle nord : ces mots intercalés au milieu de la liste :

Le docteur Martel 3 fr. Pourquoi n'a-t-on pas voulu mettre Martel en tête. Alors...



UNE ÉTRANGE DÉCOUVERTE. — Le Salut Public vient de trouver un moyen miraculeux pour se débarrasser instantanément des mouches les plus rebelles. Le voici dans son antique simplicité. Aussitôt que vous vous sentez importuné par un de ces insectes zélés auxquels vous devez les bateaux de la Saône, prenez votre chapeau de la main droite... vous le placez sur votre tête et vous allez en toute hâte chez un bon herboriste acheter dans de bonnes conditions, un sac de feuilles vertes de noyer. Si l'herboriste à qui vous vous êtes adressé n'a pas de feuilles de noyer, vous allez chez un autre herboriste. Vous vous procurez chez l'épicier du coin un bon pinceau, puis vous rentrez chez vous, vous quittez votre chapeau, vous allez à la cuisine et vous faites infuser votre sac dans un bon verre d'eau. Lorsque le tout est parfaitement fondu, vous prenez alors votre pinceau, et, après l'avoir induit de l'infusion ainsi préparée vous frictionnez vigoureusement les pattes de la mouche dont vous voulez vous débarrasser. Grâce à ce traitement efficace la mouche perd connaissance et tombe bientôt anéantie sur le parquet!... Vous saisissez alors avec empressement cette instant solennelle ou votre ennemie n'a plus conscience de sa pudeur, vous prenez votre courage à deux mains et... vous l'écrasez sans pitié avec le talon de votre botte... Vous êtes débarrassé.

Le Salut Public ajoute que « plus cette infusion est forte, plus elle est efficace. » Je crois bien!... surtout avec le renfort des souliers.



L'entreilet suivant et du dernier littéraire quoique, et peut-être parce qu'il est emprunté au Progrès (9 juin, 3^{me} page, 3^{me} colonne, 3^{me} ligne).

« Le chef de l'état a du partir pour Fontainebleau. Il restera dans cette ÉVIDENCE jusqu'au 27 courant. »

Avec une rédaction semblable il est parfaitement possible que quelques personnes refusent de se rendre à l'évidence de Fontainebleau...

JULES FRANTZ.



Vienne, le 8 juin 1869.

Monsieur le Gérant,

A propos des processions de dimanche, il s'est passé à Vienne, un fait qui a excité un fou-rire parmi la jeunesse.

Un charcutier pour faire du zèle s'est occupé de l'organisation d'une de ces choses qu'on appelle reposoirs. Un compère qui avait été appelé pour donner son mot sur la réussite et le coup d'œil de l'objet en question, se mit à dire : « C'est pas mal, mais il manque le serpent aux

pieds de la Vierge ». Le charcutier se frappe le front et part chez lui. On se dit tout bas en chuchotant : « il a trouvé quelque chose ». En effet, il revient avec un morceau de saucisse de la longueur de deux mètres environ. Cette marchandise n'étant pas de la première fraîcheur, avait des taches jaunes, en somme elle imitait parfaitement la couleur.

On roula le morceau en faisant remonter un des bouts pour imiter la tête du reptile.

L'année prochaine on doit mettre une vierge de plus grande dimension. Je ne désespère pas de voir le boudin remplacer la saucisse.

Agrez, Monsieur le Gérant, l'estime d'un de vos lecteurs assidus.

C. CARREAU.

LA FRANCE LITTÉRAIRE

PARISINE. — Le titre de ce livre est bien significatif, et la dédicace très-flatteuse que l'auteur en fit dernièrement à un noble étranger que son luxe et son faste ont fait quelque peu naturaliser français ou tout au moins parisien, en est comme le complément nécessaire. « Je prends mes parisiens où je les trouve, » a dit Nestor Roqueplan, qui mieux que personne s'est trouvé à même d'étudier cette société de la capitale, ce monde bariolé de parisiens qui n'en sont pas et d'étrangers qui le sont devenus. Tour à tour directeur de l'Opéra, feuilletoniste au Constitutionnel, romancier à ses heures, galant homme avant tout, l'auteur à su mettre à profit ses entrées dans le monde parisien, pour l'étudier, et mieux pour le disséquer. C'est, en effet, moins un tableau de mœurs qu'une étude psychologique, que Nestor Roqueplan a mis en scène dans son livre, que j'appellerai le Manuel du Petit Crevé, mais non pas l'étude de Paris tout entier et de ses habitants. Il y a dans cette grande fournaise que les uns appellent la capitale du monde, les autres la Babylone moderne, il y a, dis-je, deux parties bien distinctes qu'il ne faut pas confondre et que l'auteur n'a pas confondu. On y rencontre les parisiens et les provinciaux; en un mot il y a les vrais parisiens, ceux qu'on pourrait appeler les parisiens parisiens et les parisiens provinciaux. Ce sont les premiers qui forment l'essence de la société, la parisine, comme le titre du livre l'indique. De la province de Paris il n'est nullement question, et l'auteur l'a complètement laissée de côté pour ne s'occuper que des véritables parisiens, et certes le sujet est assez vaste et assez original pour qu'il ait pu fournir à lui seul le cadre d'un volume. Aussi ne lira-t-on pas sans intérêt ces pages toutes actuelles, où l'on retrouve toutes les expressions pittoresques à la mode, et cela donne d'autant plus de vie à l'œuvre, qui le lecteur touche du doigt tout ce qu'il entend et tout ce qu'il voit chaque jour. C'est Nestor Roqueplan, je crois, que le premier a su si bien baptiser le petit crevé; il en fait un portrait à la fois assez drôle et assez amusant; et quand je vous disais que l'auteur disséquait son sujet : « S'il prenait, dit-il,

à quelque grand anatomiste la fantaisie toute naturelle d'ouvrir un petit crevé bien caractérisé, un de ceux qui n'ont ni cuisse, ni barbe, ni voix, il verrait que chez ce sujet, la maladie, la pharmacie, l'absinthe et l'usure corporelle ont modifié la composition chimique du sang. Les éléments normaux, les sels minéraux robustes en ont été éliminés par les excès. Ce sang a même perdu sa coloration; car c'est à peine s'il possède des globules; mais par contre, il y est resté du sérum; et au lieu de fer, il renferme une dose considérable d'iode de potassium et d'huile de foie de morue. » Au portrait du petit crevé succède celui de la crevette, non moins bien touché. Le chapitre du chic tient une place importante dans ce livre, il y a les théâtres chic et les théâtres pas chic, les premiers sont ceux où l'on va uniquement pour se montrer, les autres, où l'on a l'étrange manie d'écouter ce que l'on dit ou ce que l'on chante, ce qui est d'un provincial achevé. Le soldat, le modèle, le bourgeois, tous ces types de la capitale sont bien différents de ceux de la province, la vie d'artiste n'existe pas en province; et c'est une des ramifications de la parisine. Hors Paris l'artiste est un déclassé qui s'occupe d'art parce qu'il ne sait pas faire autre chose, on en a pitié, et on le plaint. Il y a aussi le chapitre du Sport, le plus grand attrait de la vie parisienne. Tout parisien est un sportman avant tout. Les cercles sont de même une obligation et un besoin pour la capitale. C'est là que toute société se retrouve dans son vrai milieu. En un mot, Parisine est l'œuvre d'un parisien, œuvre qui commence par un traité sur le mariage et se ferme par une dissertation sur les poires. C'est la fantaisie d'un observateur qui a vécu de cette vie, qui l'aime et qui veut la défendre contre la participation incessante à laquelle prétend l'univers. C'est de l'égoïsme, peut-être, mais, il faut concentrer la parisine, de crainte qu'elle ne s'évapore.

LES AIGLES DU CAPITOLE. — Depuis quelque temps les chroniqueurs ont pris d'une singulière manie. Aussitôt qu'ils ont écrit quelques articles sur les choses de tous les jours, vite, ils s'enquèrent d'un éditeur et publient en volume les quelques lignes où l'actualité seule pouvait présenter quelque esprit. C'est ainsi qu'Edouard Lockroy, sous un titre très-prétentieux, vient de réunir, quelques menus propos du Figaro, des passages du Diable à quatre, et ses correspondances à l'Indépendance belge; cela fait que ces livres toujours dénués d'intérêt, passent rapidement de la boutique du libraire à l'étalage des quais, où le passant les ouvre pour les refermer aussitôt.

ERNEST CAPITAN.

A notre grand regret, nous supprimons l'article de Jules Péllet. Les hasards de la plume sont parfois dangereux.

Notre confrère et ami Tony Révillon, le chroniqueur populaire de la Petite Presse, va publier incessamment dans cette charmante feuille un roman inéditement pris sur le vif des mœurs ouvrières de la capitale.

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE

Avec la signature de Tony Révillon, il est complètement inutile de prédire un succès sans précédent à la Petite Presse.

On nous prie d'annoncer que ce journal va donner, pour 5 centimes, tout ce qu'il a publié du crime de la rue du Temple.

CORRESPONDANCE

Paris, Pélégie, 8 juin 1869.

A Monsieur Jules Frantz, directeur du journal L'AVANT-GARDE.

Monsieur et cher confrère,

Le citoyen Delescluze me prête à l'instant le premier numéro de Vengeur. J'applaudis de tout cœur à cette œuvre du progrès. Sa lecture est fort attachante. C'est avec plaisir que je vois plusieurs hommes de talent répondre à l'appel. Mille remerciements, Monsieur, de l'hospitalité, que vous avez bien voulu donner aux quelques lignes que je vous ai envoyées. Je suis très-honoré de me compter parmi vos collaborateurs.

Aussi encouragé par votre bienveillance fraternelle, je viens vous demander l'insertion d'un article, dans le journal, l'Avant-Garde, que vous dirigez. C'est une critique littéraire de deux ouvrages nouveaux, Science de l'homme, par mon excellent ami, Gustave Plourens; Blanche Saravel, roman, par M^{lle} Louise Nader, directrice de la Revue populaire de Paris, dont je suis un des collaborateurs.

Si je m'adresse à l'Avant-Garde, c'est que j'espère qu'elle acceptera mon offre. Je ne veux point pour cela prendre la place de votre critique habituel. Je serais désolé d'empiéter sur le droit d'un confrère. Qu'il soit donc assez bon pour me céder sa place une fois.

Soyez assez aimable, Monsieur et cher confrère, pour m'envoyer en mon hôtel de Sainte-Pélagie, le Vengeur et l'Avant-Garde, toutes les semaines. Je payerai le port!...

OCTAVE PÉLERIN.

Accepté de grand cœur, cher confrère, mais, hélas! vous n'aurez pas deux ports à payer.

J. P.

La surabondance des matières nous oblige de renvoyer au prochain numéro le SALON de notre ami Emile Lambry.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

LA TERREUR PRUSSienne

Depuis quelques jours on ne rencontre dans les rues de Paris que des officiers dont l'uniforme bleu foncé indique assurément qu'ils appartiennent aux fidèles sujets du roi de Prusse.

Justement alarmé de leur présence dans la capitale du monde, et peu rassuré sur les allures martiales de ces messieurs, dont les visages farouches n'annonçaient rien de bon, je m'imaginai que M. de Bismarck et ses prussiens avaient de nouveau, comme en 1815, envahi Lutèce, sans qu'il se trouvât une nouvelle Geneviève sur les murs pour les arrêter.

J'avais beau penser à part moi que, depuis la pétarade de la Sorbonne, je n'avais entendu aucun bruit insolite et de nature à troubler mes folles rêveries; j'avais beau voir les Parisiens vaquer comme de coutume à leurs occupations journalières, sans souci de l'ennemi qui venait les braver, le sabre de leur père au côté, jusque sur

Fouilleton de l'Avant-Garde
THÉÂTRE GUIGNOL
LE BAPTÊME
DU
PETIT GUIGNOL
EN DEUX TABLEAUX
Par Louis JOSSERAND
(Suite.)
NESTOR.
Ces cordonniers vous font de la chaussure si étroite, enfin mes bottes sont retirées, nous allons, je l'espère, savoir enfin ce qui vous amène.
GUIGNOL.
C'était donc ces bottes! et moi qui croyais que c'était mon cousin le cavalier.
NESTOR (tapant sur son bureau).
Vos noms, prénoms, le beau-père.

GUIGNOL.
Présent.
GNAFRON.
Mais t'es pas le beau-père, toi, puisque t'es le père.
GUIGNOL.
Je ne soye donc pas beau, peut-être.
GNAFRON.
Oh! nan.
GUIGNOL.
Toi, te n'es pas beau et te n'est pas le père comment se fait-il que te soye le beau-père.
NESTOR.
Messieurs, messieurs! le beau-père d'abord.
GUIGNOL.
Pourquoi le beau-père, d'abord?
NESTOR.
C'est par respect pour son âge, il est plus vieux, voilà tout.
GNAFRON.
Je ne suis pas bluvieux, j'ai ben plu quelquefois quand j'étais jeune. — Oh! les femmes, quand on est vieux on s'en dégoutte.
GUIGNOL.
Te sens de gouttes, mais y pleut alors.

NESTOR (cotère).
Ah! mais nous n'en finirons pas, y a-t-il un beau-père, oui ou non.
GNAFRON.
V'la, M. Fouille dans la marmite, Guignol m'ahurit, je ne sais plus ce que je suis, tout-à-l'heure je vais croire que je suis la mère du petit (il pose son pot de basilic sur la table) voilà.
NESTOR (furieux).
Gardez-ça, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse.
GNAFRON (reprenant le pot).
Ne vous fâchez pas. (Il passe le pot à Guignol qui le passe au cavalier qui l'offre à la nourrice, elle prend le pot et lâche le petit qui crie, le cavalier le ramasse et le tient sous son bras.)
NESTOR (à la nourrice).
Et là-bas, la nourrice, vous ne pouvez donc pas tenir le petit (la nourrice pleure et se serre contre le cavalier).
LE CAVALIER.
Félicité superrrieure, je crois que je l'ai subjugué (à la nourrice) la belle enfant! Suffit! en sortant je paye un canoa.

LA NOURRICE.
Oh! amour de cavalier.
NESTOR.
Voyons, voyons, votre nom, M. le beau-père.
GNAFRON.
Stanislas.
GUIGNOL.
Ousse donc qui a un âne, on ne devait pas les laisser entrer ici.
GNAFRON.
Qu'est-ce qui te parle d'un âne.
GUIGNOL.
Et te dis cet âne y s'lasse, la pauvre bête se fatigue, quoi.
GNAFRON.
Non!... mon gnieux que j'ai un gendra qu'est bête; Stanislas-Barnabé Gnafron, bijoutier en vieille chaussures.
NESTOR.
Voyons le père, maintenant.
LE CAVALIER.
Présent...
GUIGNOL (le repoussant).
Qu'est-ce que c'est... c'est toi qu'est le pepa de mon enfant.

LE CAVALIER.
(Fait le salut militaire et lâche le petit qu'il tient sous son bras; le petit piaille, le cavalier le ramasse.)
Pardon, excuse, c'est une illusion. C'est parce que je ténais le petit que je croyais... que...
GUIGNOL.
V'la le pepa et un peu chenu encore (il montre ses jambes), le petit est tout mon potrait, arguez-vous, M. Fouille-dans-le-troc, que quand y est viendu au monde...
NESTOR (furieux).
Assez, Monsieur, tâchez de vous souvenir que je m'appelle Fouillotas... voyons votre nom.
GUIGNOL.
Jean-Jacques-Silvavo Guignol, pour vous rendre mes devoirs si vous en êtes digne et capable.
GNAFRON.
Comme y s'exprime bien.
NESTOR (tapant sur la table).
Je ne vous demande pas tout ça... votre état.
GUIGNOL.
Ah! me n'état, v'la le chiendent, un état.
(La suite au prochain numéro.)

leurs trottoirs; tout cela ne me rassurait pas, je me révoltais *in petto* contre l'odieuse trahison dont nous sommes victimes; je me figurais aisément que les descendants du grand Frédéric avaient choisi pour surprendre Paris l'heure où tous ses habitants oubliant dans le sommeil les fatigues de la lutte électorale. Je ne pouvais faire un pas sans rencontrer un nouvel ennemi, et à en juger par le nombre d'officiers qui circulaient dans la ville, je crus pouvoir présumer que la Prusse toute entière avait passé le Rhin; il me semblait que tous me lançaient des regards de défi; qu'ils me considéraient absolument comme un maître esclave. Les guerriers sont insolents après la victoire, et de fil en aiguille de fusil Chassepot, j'en arrivais à me persuader que moi qui m'étais endormi la veille citoyen français et tout dévoué à notre constitution, j'étais à cette heure le très-humble sujet de très-haut et très-puissant comte de Dismarck.

J'eus un mouvement d'indignation; j'aurais volontiers crié : Mort aux Prussiens, « jamais, jamais en France, le Prussien ne régnera, tra-la, la, la. » Déjà je rêvais l'indépendance de ma patrie, je roulais dans ma tête une foule de projets insensés pour la soustraire au joug de l'étranger.

Cependant un doute flottait encore dans ma pensée, je résolus d'en avoir une bonne fois le cœur net; je courus au musée du Louvre, pensant que si les Prussiens étaient en France, leur premier soin aurait été d'en purger toutes les croûtes qu'il renfermait. Je connaissais leur délicatesse dans tout ce qui est art, et je me souvenais du précédent de 1813, quand ils avaient voulu les livrer aux flammes. Mais je fus bien vite rassuré, tous les mauvais tableaux étaient à leur place et ne semblaient pas un seul instant avoir quitté leur cadre; en revanche les bons, loués par M. de Nieurverkeek, laissaient des vides regrettables. De là, je me rendis au Palais de l'Industrie; au salon de 1869, pas un tableau n'avait bougé, et en fait de Prussien, je n'aperçus qu'Albert Wolf en train de bourrer son carnet de notes au crayon. Allons, me dis-je, cette fois je puis dire que la patrie n'est plus en danger.

Incontestablement, si le roi Guillaume avait envoyé son armée en France, c'eût été pour faire justice avant tout de l'exposition de cette année; et si un seul Prussien, outre Wolf, se fut trouvé à Paris en ce moment, il eût enfoncé avec son grand sabre la *Divina Guimarães* de Chénard. Telles étaient du moins les réflexions que je faisais tout en marchant, lorsque j'arrivais devant le tableau qui représente le général Prim à cheval, pendant le combat; j'aperçus un de ces hommes du nord en train d'admirer paisiblement l'œuvre du peintre. Cette fois, n'y tenant plus, je m'approchais d'Albert Wolf, et sans crainte de le troubler au milieu de ses méditations sur le grand art, je lui demandais en tremblant pourquoi l'on voyait à cette époque tant de ses compatriotes à Paris?

Hélas! ceux que je prenais pour des Prussiens en rupture de ban, étaient tout simplement des officiers de la garde mobile qu'on est en train d'organiser.

EDOUARD NOEL.

COQUELICOTS

Le dernier vendredi de carême, un homme ivre tombe sur la place Saint-Sulpice. Un sergent de ville le ramasse aussitôt... et le dirige avec vélocité vers le poste. Chemin faisant, il dit à son prisonnier.

— C'est mal, ce que vous faites-là; vous enlever à ce point le jour où Jésus-Christ est mort!
— Eh! ben, après, fait l'autre, si Jésus-Christ est mort, l'homme n'a-t-il pas le droit de succomber?

Luco à Montbazou.
— Sais-tu, lui dit-il à la dernière répétition, quel est le tiers de trois francs sept sous.
— Ce ne peut être qu'un Français saoul.
— Enfoncé encore une fois. Mais me diras-tu ce que deviendrait le bey de Tunis s'il mourait?
— Oh! dame, je ne suis pas fort en religion.
— C'est tout simple, pourtant; il ne serait plus qu'un bey froid.

On trouve parfois d'étranges rapprochements. Ainsi, à Paris, le concert de la *Fidélité* est dirigé par MM. Mary et Jaloux.
Le Casino du Temple a pour directeurs MM. Dubacq, Chanal. C'est Offenbach qui doit se plaire dans ce milieu!

Puisque nous sommes à Paris, ce ne sera pas remonter trop loin dans le passé que de vous parler du *Petit-Faust* dont le succès balance celui de l'opéra de Gounod.

M. Hervé, la bête noire de Milher, donnait le plus grand soin aux répétitions. Et cela avec autant de sérieux que son confrère des théâtres subventionnés!

— Que diable, disait-il un jour à une des actrices, je marque sur la partition un abolement et vous me faites un miaulement. Au lieu de

pousser des *mia on, mia on* à rassembler tous les chats des voisins, ne pouvez-vous chanter *ouah, ouah*?

— Et pourquoi ne pas prendre tout de suite un chien, insinua Milher? Peut-être aboierait-il à ta guise?

— Non, reprit Hervé naïvement impassible. On ne parviendrait jamais à le faire aboyer dans le ton.

Les enfants ont une logique effrayante, à preuve ce dialogue entre une maman et son fils :
— Mon petit, si tu continues à ne pas être sage, tu iras en enfer.

— Petite mère, est-ce bien vrai que le bon Dieu est partout?

— Mais sans doute...

— Alors, il est aussi dans l'enfer. Ça m'est égal d'y aller.

H. VERLET.

LE DIABLE

DE

MARGNOLE

LÉGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

PAR PIERRE DÉCHAUT.

VII.

La tentation. — Manière de voter

La séance est ouverte comme d'habitude. Le président, par une chaleureuse improvisation, invite l'assemblée à se draper dans la dignité la plus sérieuse; il défend surtout qu'on s'envoie des noix de cerises. Le ministre Margnole monte à la tribune, la marmite présidentielle résonne formidablement comme tout ce qui est creux, et invite au silence : on entend un baillement général en signe d'attention.

LE MINISTRE MARGNOLE. — Vous pouvez nier ou affirmer l'existence de Dieu et de l'âme, je m'en bats l'œil; c'est une question de tempérament, voilà tout.

UNE VOIX. — C'est de la liberté!
LE MINISTRE MARGNOLE. — Mais ce que vous ne niez pas, c'est ce libre arbitre dont l'homme de la-haut dispose et que nous ignorons tous.

LE PRÉSIDENT. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE MINISTRE MARGNOLE. — Parce que nous sommes, en notre qualité de démons, prédestinés; nous sommes nettement définis, l'esprit du mal; quel effort que nous tentions ne modifierait en rien notre nature : l'homme, lui, est susceptible d'augmentation, de diminution, de correction, comme un brevet, sans garantie du gouvernement.

Il y a donc dans la cage osseuse de l'homme un oiseau inconnu, de plumage inconnu, de nature inconnue, qui dort quand il veut, qui chante quand il lui plaît, qui promène son domicile où il lui prend l'idée. Vous croyez que cet oiseau est prisonnier? — Rien. C'est la prison qui est prisonnière. Il vit là-dedans en petit roitelet, tenant entre ses griffes roses les ficelles qui correspondent à toutes les ouvertures de l'édifice. Il juge, déjoue, contracte, se détraque. Au moyen d'un petit marteau, il frappe à la porte du cerveau que le concierge cervelet s'empresse d'ouvrir; là, il s'installe, se perche sur une passion, comme un amiral sur son banc de quart et, par une manœuvre adroite, infatigable, il conduit le navire à l'immortalité, à la mort, au bien, au mal, à la raison, à la folie, toujours quelque part. La vie est un océan qu'il faut traverser malgré vents et marées.

UN AFFREUX DÉMON. — Président, il y a celui-là qui me tire par la queue. Faites-le donc fuir.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez, vous là-bas, que c'est défendu de tirer le diable par la queue; ainsi lâchez-là.

LE MINISTRE MARGNOLE. — Je reviens à mon oiseau. De nature impressionnable et entièrement dépourvu de la matière à laquelle il commande, cet être est sujet à la tentation, je crois même qu'il ne vit que de cela. Conséquemment j'ai dû m'amuser de lui; j'ai joué à la tentation. C'est quelque chose de très-drole que la tentation, vous allez voir.

Sans regarder vous ouvrez un œil. — Tiens, c'est assez joli cela, dites-vous, — puis vous refermez le châssis; mais l'objet s'est photographié dans votre mémoire et vous y pensez malgré vous. Vous l'examinez plus attentivement, avec complaisance, sans désir d'abord, puis avec amour et convoitise. — Si cela m'appartenait, murmurez-vous. — Et pourquoi donc n'en deviendriez-vous pas le possesseur? Un autre l'a bien, à chacun son tour... Au fait, c'est à moi, on me l'a volé sans doute... Au voleur! Rendez-moi mon bien, ma fortune, mes plaisirs; ou l'avez-vous pris ce que je cherche depuis si longtemps... Ah! vous ne voulez pas! Mais je suis dans mon droit de revendication, de légitime défense! Il faut aussi me tuer après m'avoir dévalisé... Eh, bien! je vous assassine!

UN AFFREUX DÉMON. — Président, il continue de me tirer toujours la queue.

LE PRÉSIDENT. — Flanquez-lui une gifle. (On entend un formidable soufflet.)

CELUI QUI L'A REÇU. — Je demande la parole pour un fait personnel.

UN GRAND DÉMON. — Je propose que ce soufflet soit couché sur le procès-verbal.

UN MILLION DE VOIX. — Non, non; ça n'en vaut la peine.

UN AUTRE MILLION. — Si, si; nous devons constater les faits et gestes au procès-verbal!

TOUT L'ENFER. — AUX VOIX! AUX VOIX!

LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix si la voie de fait doit être mentionnée au procès-verbal. Ceux qui seront pour, tireront la langue d'une longueur en rapport avec le degré de conviction. Allez-y.

Les huissiers recueillent les votes au moyen d'un décimètre; le résultat donne sept millions cinq cent trente-trois mille neuf cent onze mètres quarante-trois centimètres.

LE PRÉSIDENT. — En conséquence les secrétaires inséreront le soufflet que voici et que je leur applique. (Les secrétaires se giflent l'un après l'autre.)

Margnole, continuez.

LE MINISTRE MARGNOLE. — Et l'homme entre enfin en possession de l'objet désiré; mais à peine le touche-t-il qu'il se brûle la main. Un serpent remue dans sa poitrine, s'allonge comme un tonia dont la tête triangulaire monte lui siffler aux oreilles. Il voit du sang partout, sur son front, sur le pain qu'il mange; le vin qu'il porte à ses lèvres est tiède, pâteux et coagulé. Il ferme l'œil et il apparaît un fantôme pâle, au regard vitreux avec une grande plaie au crâne; ce fantôme glisse, se penche sur son meurtrier et s'y couche de tout son long, colle son visage de marbre sur l'autre visage en moiteur, et puis il devient pesant, foule la poitrine et suspend la respiration. — Mais qui es-tu, râle le meurtrier? — Qui je suis? Le remords! Hier, j'étais ton frère.

L'assassin se lève, regarde dans tous les coins de sa chambre, il lui semble avoir entendu du bruit... C'est la justice sans doute... Y a-t-il déjà un gendarme dans la ruelle du lit... Il lui semble entendre le bruit sourd d'une botte éperonnée... Non, pas encore, fausse alerte; mais tu n'iras pas loin... La porte s'enfonce plutôt qu'elle ne s'ouvre, cinq hommes à figure sérieuse se précipitent sur le misérable; et un sinistre grincement de gonds ferment ensemble l'assassin, le remords et la fortune volée. — Allons, bon! voilà le président et les secrétaires endormis!

UNE VOIX. — Parlez plus bas alors.

LE MINISTRE MARGNOLE. — Eh bien, vous me croirez si vous voulez, ce meurtrier, entre ses quatre murailles humides, est presque heureux! pour la première fois, depuis longtemps, il va dormir sur ses deux oreilles. Il causera avec ses co-détenus familièrement, il rira même, il demandera des renseignements sur la fabrication des tabatières de paille, car il pense à l'avenir, à Cayenne; il est dorénavant sous la protection de la Société, c'est elle maintenant qui s'est chargée de son crime, lui, il n'est plus que l'instrument de la punition; le fantôme pâle aux yeux vitreux est loin, loin... A-t-il existé seulement? C'est l'affaire de l'avocat qui va prouver que personne n'est mort, qu'on accuse un innocent.

A l'audience, on pose devant le public, devant la presse; l'avocat déclame, on tache de s'arracher une larme du fond de la tête : ça fait bien devant le jury... et puis... viennent ces mots terribles : CONDAMNÉ À LA PEINE DE MORT! — Ici on commence à ne plus rire, la tabatière de paille n'occupe plus. Le crime est loin; la peur de la mort l'a remplacé. Cependant, une lueur d'espérance passe au travers des barreaux avec un rayon de soleil : c'est bientôt la fête du monarque, il ne peut pas ne pas faire grâce; du reste, l'aumonier et l'avocat l'ont dit, le porte-clé vous l'assure tout en serrant de plus en plus la camisole de force. Et le grand jour arrive!

La nuque a tressailli sous le froid des ciseaux qui ont coupé les cheveux et le col de chemise... En voiture! Ils sont trois : le condamné, le prêtre et l'exécuteur; le crime est loin, le remords est tué, c'est la guillotine qui occupe, on s'en fait le détail. — Combien de marches à monter? Y a-t-il beaucoup de chemin d'ici là-bas? Et ce poids de quatre-vingts livres, ne se pourrait-il pas qu'il restât en route!...

La pensée court, galoppe, dévore le temps et l'espace, on s'occupe d'un rien, de tout à la fois; on baise avec effusion le Christ, on embrasserait le derrière d'une vache tellement on est occupé de la vie. Puis tout finit... Le petit tonbeau roule sourdement des restes mutilés. Cependant une jambe passe par-dessous le couvercle et un homme du peuple s'écrie avec convoitise : — Tiens! vois donc, il a des bottes neuves! (Le bureau ronfle bruyamment.) Président, vous pouvez vous réveiller, j'ai fini pour le moment.

LE PRÉSIDENT. — Ah! bien, bien! Merci. Secrétaires, vous inscrirez au procès-verbal que je n'ai rien entendu.

UN GRAND DIABLE. — Et vous ajouterez qu'il est des gens qui dorment pendant que d'autres travaillent.

(La suite au prochain numéro.)

Pour paraître prochainement en deuxième feuilleton

L'HOMME QUI NE RIT PAS

Par Pierre Déchaud.

ESPRIT FOLLET

A table. — Eh bien, comment trouvez-vous ce vin d'Alicante, Madame?

— Oh! c'est un nectar!

— Eh vous, cher Monsieur de Tillancourt?...

— Deux hectares!!!!...

Une enseigne sincère.
CAFÉ, EAU, LAIT.

L'ARTISTE. — Voici mon portrait, la jolie petite N. Ressemblant?
L'AMI. — Pas assez grasse, tu aurais dû la faire à l'huile.

La vie parisienne.
Il y a des gens qui se croient généreux, parce qu'ils ne se refusent rien.

Paris-Comique.
Carl définit ainsi la coquette : une femme qui vous donne carte blanche... à condition de ne pas la noircir.

Petit journal comique.
... Hervé, dans le dernier acte du *Petit Faust* se fait un malin plaisir de demander, chaque soir à son tailleur ses souliers seize.
— Comment? — Eh! oui, parbleu! triple niais! mes souliers treize et trois.

Certains gens prétendent que sans argent on ne peut rien faire.
C'est une erreur.
Sans argent, on fait... des dettes.

Paris-comique.

X..., un farouche républicain, est brouillé depuis huit jours avec sa maîtresse. Une amie offrait à la jeune délaissée de faire auprès de la partie adverse des démarches de conciliations.

— Tu plaisantes... dit tristement la maîtresse de X... un irréconciliable.



CAUSERIE THÉÂTRALE

Depuis quelques jours notre jeune et bien aimé directeur, à l'air sombre et rêveur. Il erre des Célestins au Grand-Théâtre et du Grand-Théâtre aux Célestins, comme une âme en peine à qui il manque quelque chose. Ce quelque chose que M. d'Herblay désespère d'obtenir et que pour goûter une fois, dans sa vie, il sacrifierait... M^{me} Dalloca, je m'en vais vous le dire; mais sachez d'avance qu'à l'heure qu'il est, M. d'Herblay est bien près d'accuser les Lyonnais d'ingratitude : « Comment, se dit-il à part lui, tout en arpentant les longs trottoirs de la rue Impériale, comment on a porté Halanzier en triomphe à Bordeaux; qu'a-t-il fait de plus que moi pour cela? Ah! je le vois bien, Sarcy avait raison en disant que les foules étaient ingrates, j'ai pourtant tout fait pour cette cité qui me méconnaît maintenant : pour elle, j'ai engagé, réengagé, réengagé M^{me} Dalloca, je sais bien qu'on s'obstine à la trouver mauvaise, mais qu'est-ce que cela prouve puisque je la trouve bonne. Eh bien, c'en est fait, ville ingrate et perfide, tu n'auras pas mes os. » Telles sont les réflexions qui minent sourdement M. d'Herblay, au point de l'avoir rendu méconnaissable et les quelles réflexions ne manqueraient pas de le mener au tonbeau si je ne m'empressais de verser dans son cœur affligé un peu de baume de consolation. Mon Dieu! M. d'Herblay, j'avoue en effet que ce serait pour vous le bien suprême que d'être anéanti un soir, aux acclamations d'une foule enthousiaste sur le brancard qui sert au triomphe des rois de comédie et d'opéra. Mais l'heure est-elle bien venue pour vous? Je sais, oui, que le triomphe de votre confrère de la Gironde à de quoi troubler la bizarrerie de vos rêves, mais à votre place, je craindrais que la tête ne me tournât dans l'enivrement de cette petite fête de famille. La roche Tarpeienne est près du Capitole et, à tout prendre, mieux vaut l'obscurité paisible au retentissement Raphaëlique. Vous feriez encore de plus tristes réflexions sur ce brancard où les rois ne montent que pour en descendre aussitôt. Heureux celui qui n'a jamais connu les soucis des hommes, heureux celui-là. Que lui importent les sympathies du public, s'il n'a pas son argent; et ce sont bien là vos idées, n'est-ce pas? Mais pour ne pas vous désespérer, établissons une chose, vous avez encore deux ans à tenir en main le sceptre directorial. Eh! bien, si vous êtes bien sage, l'*Avant-Garde* fera une souscription, non pas cette fois pour raccommoier les barres de fer, mais pour organiser une petite cavalcade en votre honneur et l'on vous conduira en triomphe : un triomphe de troisième classe, à en rendre jaloux votre confrère Halanzier et tous vos confrères à la fois.

Ceci dit pour plaisanter, revenons à nos moutons.

Où donc est le temps où les débuts se faisaient aux Célestins, d'une manière convenable et régulière, devant un public nombreux, venu pour juger sans parti pris d'avance. Aujourd'hui on trouve qu'il fait trop chaud et l'on ne vient pas au théâtre. C'est à peine si quelques artistes pari-

siens en représentation parviennent à remplir la moitié de la salle. Aussi il faut voir la manière dont les choses se passent lors des débuts et des rentrées : quelques rares sifflets qui protestent non pas tant contre la nullité et l'insuffisance d'un artiste que contre cette claque imposante et imposée par la direction. Aussi le public n'a-t-il plus rien à voir là-dedans et quand les longues soirées d'hiver le ramèneront au théâtre sera-t-il tout étonné de trouver une troupe médiocre et mal agencée. A qui la faute? à vous, bon public, à vous et non pas à la direction, c'est vous qui en abandonnant peu-à-peu le théâtre, avez laissé le directeur maître de recevoir qui bon lui semblait, aussi use-t-il largement de son droit. Il est plus d'une personne qui sera très-étonnée, au retour de l'automne, de retrouver M^{me} Dalloca comme grande coquette, alors quelle serait même insuffisante pour sa doublure. Ah! il faut avouer que M^{me} Dalloca n'a qu'à se féliciter de son directeur qui, en galant homme, avait bien fait les choses pour la rentrée de sa coquette pensionnaire. Je ne professe pas précisément envers le talent (?) de cette artiste une folle admiration. Oh! mon Dieu, bien loin de là, mais j'ai pu constater lors de son entrée en scène dans *Bataille de Dames*, que cette artiste avait à Lyon des partisans si acharnés, que j'ai eu un instant qu'ils étaient payés pour la trouver bonne; mais on m'a dit que j'étais dans l'erreur. Cette reprise nous a permis d'applaudir Belliard dans le très-joli rôle de Gustave de Grignon. Il y est parfait comédien. Par le temps de cascades et de folies offembahiques qui courent dans l'air, il nous est donné rarement de voir cet acteur dans la comédie, mais le peu de fois que nous avons été à même de l'apprécier dans de véritables rôles de comiques, nous avons regretté que la direction ne sût pas mieux mettre à profit le talent de son pensionnaire.

Une jeune actrice Mlle Ricquier, faisait son troisième début dans le rôle de Léonie; elle a été admise d'emblée. Je crois que se sera une bonne acquisition pour M. d'Herblay. Elle manque peut-être un peu des qualités essentielles à l'ingénue et ferait peut-être mieux une jeune première qu'une ingénuité, son organe entr'ouvert est un peu désagréable mais il faut tenir compte de l'émotion bien naturelle des débuts. Mlle Ricquier a très-gentiment joué le rôle de la *Nuisse de Saint-Flour*. Dans cette pièce, M. Chevallier joue à la perfection la première partie de son rôle; à bon entendeur, salut!

M. Fraizier, un tout jeune homme, a fait trois bons débuts. Si je ne me trompe, M. Fraizier était encore l'année dernière au Conservatoire, où il obtint un premier accessit au concours de fin d'année dans le quatrième acte du *Misanthrop*. Il a passé huit mois à Bordeaux et il nous arrive avec une bonne diction, de la tenue en scène, du feu, de la chaleur, peut-être même un peu trop. Son prédécesseur M. Train était trop froid, il ne faut pas pécher par l'excès contraire. Son organe est souple et sonore, il abuse souvent des gestes. Dans le rôle d'Adrien de la *Joie fait peur*, il a été charmant. Bien qu'il ait un peu copié Landrel dans les *Amendes de Timothé*, il a prouvé néanmoins qu'il était comédien. Le trop de jeunesse est un défaut dont on se corrige assez vite, mais qu'il se rassure, nous lui en trouverons d'autres. Somme toute, c'est une excellente recrue pour M. d'Herblay, nous avons cette fois un véritable jeune premier qui, j'en suis persuadé, ne demanderait pas mieux que de jouer Valentin, de la jolie comédie de Musset : *Il ne faut jurer de rien*.

Mlle Maës, a fait sa rentrée dans les *Petites misères de la vie humaine* et elle a été sifflée, cela devait-elle, dans cette pièce de mauvaise augure.

Pour finir, si j'émettais un vœu à M. d'Herblay. Pourquoi n'a-t-on pas joué depuis huit ans : *Les faux bons hommes*, vite à l'œuvre, voilà de quoi faire valoir vos artistes de comédie. Si j'osais, j'en émettrais bien un autre, mais M. d'Herblay trouverait que je veux faire coup double...

EDOUARD NOEL.
P. S. — Berthelier est à Lyon, je veux dire qu'il y a une salle pleine au théâtre des Célestins.
E. N.

COURSES DE LYON

Dimanche et lundi, 13 et 14 juin, à 2 heures de l'après-midi, sur l'hippodrome du Grand-Camp.

L'*Avant-garde* s'occupera de cette solennité hippique dans son prochain numéro.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Lecoq. — Un pareil souper de votre part m'étonne et me peine. Venez au bureau ce soir à 6 heures et nous causerons de nos affaires.

A. C. — Ceci ne rentre pas dans notre cadre.

L. L. — Allons donc.

Brossier. — Ah! vous écrivez dans les journaux timbrés? et vous oubliez vos anciens amis?

Camoufflet. — Eh bien? J'attends les lithographies pour te les envoyer. Continuez. Attends une petite lettre.

P. — Envoyez vite.

O. B. I. — Du nouveau. Tout à passé.

D. M. — Pas de notre faute. Celle aux événements. Peu mais bon.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEAN & BOUTANGER, rue Mercière, 92.